

074  
A 694

# L'ARGUS, JOURNAL ELECTORIQUE.

OMNIA EXSEQUI DECET.

Vol. I.]

TROIS-RIVIERES, MERCREDI, LE 25 OCTOBRE, 1826.

[N° 9.]

IMPRIME' ET PUBLIE'  
PAR  
**LUDGER DUVERNAY,**  
Rue Royale.

CONDITIONS DE CE PAPIER.

Le Prix de la Souscription est de CINQ  
Chelms, pour Trois Mois de publication,  
outre les frais de Poste, payables, à de-  
mande, dans le cours des trois mois.

On donnera place, dans ce Journal, aux  
Avertissements, dans l'une et l'autre  
langue, à des prix très-raisonnables.

On peut s'abonner chez—

- |                                 |                     |
|---------------------------------|---------------------|
| Messrs. Neilson & Cowen,        | } ...d..... Quebec, |
| Et chez Mr. F. Lemaitre;        |                     |
| Mr. T. A. Kimber, N. P.         | } ..... Montreal,   |
| Et Mr. James Lane,              |                     |
| Mr. Louis Gonzague Nolin,....   | L'Assomption,       |
| Mr. H. Olivier,.....            | Berthier,           |
| Mr. T. L. Chalou,.....          | Riviere du Loup,    |
| Mr. Jean Chaurette,.....        | Yamachiche,         |
| Mr. Louis Marcoux,.....         | Yamaska,            |
| Mr. Guillaume Smith,.....       | La Baie,            |
| Mr. Thomas Fortier, M. D.,..... | Gentilly,           |
| Mr. Pierre A. Dorion,.....      | Sts. Anne           |

## Poésie Electrique.

CONVERSATION MELO-DRAMATIQUE,  
ENTRE  
**UN PERE et son FILS,**  
LE JOUR DE L'ELECTION.

LE PERE.

AIR : *A la claire fontaine.*

Quoi qu'aujourd'hui soit fête  
Vous parlez comme un fou,  
 Craignez donc la tempête  
 Qui viendra tout à coup !  
 Rien, rien, mon fils n'est plus bête,  
 Que de ressembler à vous.

LE FILS.

Cher père la mémoire,  
 Ici vous manque un peu ;  
 Tantôt étant à boire,  
 Vos idées étaient mieux ;  
 Donc, donc, faudrait il vous croire,  
 Cela sonne bien trop creux.

LE PERE.

AIR : *A St. Malo beau port de mer.*

Quoi serait-ce bien vous mon fils (bis)  
 Qui parlez avec tant d'esprit ?  
 Ah ! ah ! ah ! — ah ! ah ! ah ! nouveauté nouveauté,  
 Quoi est-ce bien vous que j'ai engendré ?

LE FILS.

Mon père vous me surprenez (bis)  
 Suis-je encor donc plus raffiné ?  
 C'est le vin, c'est le vin, c'est le vin vous voyez !  
 C'est le vin, c'est le vin qui me fait parler.

\* Le Lecteur excusera bien les petites  
platitudes émises dans ces couplets, vu l'état  
équivoque des interlocuteurs.

LE PERE,

AIR : *Dans les prisons de Nantes.*

Personne ne peut dire (bis)  
 Que je m'en suis mêlé,  
 Guai faluron, falurette,  
 Que je m'en suis mêlé,  
 Guai faluron faluré,

Ce n'est que pour bien rire (bis)  
 Que j'ai fus au diner,  
 Guai &c.

LE FILS,

J'aime qu'on me respecte (bis)  
 Je suis considéré,  
 Guai &c.

Voyez comme je marche (bis)  
 J'en suis tout enchanté,  
 Guai &c.

AIR : *Sommes nous au milieu du bois.*

Sur moi quand je suis à cheval  
 Tous les yeux se détournent :  
 On regarde un bel animal  
 Qui n'est pas monté des plus mal.  
 Les cavaliers du petit bois  
 Les cavaliers s'en gourdient.

Je sais cracher des mots latins  
 Avec les Demoiselles,  
 Si ce n'en est pas des plus fins,  
 Du moins on ne les comprend point.  
 A mon gré sortent quand je veux  
 A mon gré vont les pelles.

LE PERE, [fâché.]

AIR : *Derrière chez ma tante.*

Mon fils, je vous répète  
 Vole, mon cœur vole,  
 Mon fils je vous répète,  
 Que vous n'êtes qu'un fou,  
 Que vous n'êtes qu'un fou tout doux  
 Que vous n'êtes qu'un fou.

Sur votre propre compte  
 Vols mon cœur vole,  
 Sur votre propre compte,  
 Vous vous blouisez toujours,  
 Vous vous blouisez, &c.

Vous vous vantez sans cesse,  
 Vole mon cœur vole,  
 Vous vous vantez sans cesse,  
 Vous n'avez pas le sou.  
 Vous n'avez pas, &c.

En allant sur mes terres,  
 Vole mon cœur vole,  
 En allant sur mes terres  
 Peut être en-aurez vous.  
 Peut-être, &c.

LE FILS, [larmoyant.]

AIR : *Au sang qu'un Dieu va répandre.*

Hélas, serait il possible  
 Que vous auriez raison ;  
 Ah ! que je suis très-sensible  
 A cette bonne leçon.  
 Mais à votre Seigneurie  
 Je ne ferai jamais bien,  
 Car comment gagner sa vie,  
 Quand on est un bon à rien.

Un compagnon fort aimable,  
 Me retient à la maison ;  
 En finesse il m'est semblable  
 C'est une protection.  
 Chez nous quoiqu'il est à faire,  
 Depuis nombre d'ans passés,  
 Nous ne faisons qu'une paire  
 De jolis singes bottés.

LA MINERVE.

PROPECTUS.

UN des plus célèbres écrivains du dernier  
siècle, a prétendu que les sciences et les arts  
n'étoient pas favorables à la cause des mœurs,  
et que l'éducation étoit inutile et même dan-  
gereuse aux peuples. Si ce paradoxe étoit vrai,  
si une société humaine privée du flambeau des  
sciences, pouvoit être plus parfaite que celles  
qui marcheroient à leur lumière, ce ne seroit  
que chez un peuple encore demi-barbare, qu'un  
sage législateur auroit prémuni contre une vaine  
curiosité, en lui créant des habitudes simples,  
et lui inspirant de l'aversion pour le luxe, et  
du goût pour les paisibles travaux de l'agri-  
culture. Mais lorsque le luxe et la corruption  
se sont perpétués à travers les siècles, lorsque  
la plupart des gouvernements accoutumés à  
se faire obéir sans contrôle, mettent à profit les  
vices et les préjugés pour conserver une pré-  
pondérance que le génie des temps veut leur  
arracher, ce n'est qu'au moyen des sciences  
et des arts que l'individu peut reconquérir ses  
droits sur les masses qu'arme encore contre lui,  
la force des habitudes.

Ce n'est pas qu'il soit donné à un grand  
nombre de personnes de se livrer aux sciences  
contemplatives et aux recherches abstraites.  
L'agriculture demande trop de bras, les arts  
trop d'adeptes. Ce ne sont pas des considéra-  
tions philosophiques qu'il importe de répandre  
parmi le peuple, mais des connoissances prati-  
ques à la portée de tout le monde. Philoso-  
phes ! Voulez-vous bien mériter de l'humani-  
té ? Cessez de parler aux peuples de leurs  
droits sans leur apprendre leurs devoirs. N'es-  
sayez pas d'élever jusqu'à vos hautes concep-  
tions l'intelligence du simple artisan ou du  
paisible laboureur. Apprenez leur plutôt à  
aimer leurs semblables, à honorer la vieillesse,  
à obéir à leurs parents, à respecter la religion  
et la morale. Adoucissez la misère du pauvre,  
en répandant dans son cœur le baume de la  
consolation ; élaguez la route épineuse des arts,  
rendez en le sanctuaire plus accessible ; ensei-  
gnez au cultivateur à retourner plus facilement  
la glèbe que ses sueurs arrosent ; faites con-  
noître et chérir à tous leurs libertés, leurs lois,  
leur gouvernement. Si les peuples vous écou-  
tent, ils seront assez justes, assez libres, et  
aimeront assez la patrie.

Si jamais on a eu lieu de s'applaudir du pro-  
grès des connoissances, et de l'accroissement  
des lumières, c'est sans doute dans notre siècle,  
qui par la régénération presque totale des ins-  
titutions politiques du monde et la naissance  
de tant de nouveaux états, fait une époque à  
jamais mémorable dans l'histoire des âges. Quel  
tableau pour les siècles futurs que la Grèce  
se relevant de ses ruines, la monarchie absolue  
mitigée en Europe par le gouvernement repré-  
sentatif, et l'Amérique couverte de nouveaux  
états, et habitée par des peuples libres depuis  
l'embouchure de la Plata jusqu'aux glaces du  
Nord !

Heureux de vivre sous la protection d'un  
empire d'où sont sortis les germes de tant de  
liberté, c'est dans ces circonstances que nous  
entreprenons un Journal.

Les Canadiens imitant l'antique loyauté de  
leurs pères, et vivant dans une paisible enfance,  
n'ont eu guères besoin d'éducation, ou plutôt  
n'en ont pu faire usage, tant que des obstacles  
physiques isolant toutes les parties de la pro-